

Les héroïnes de Fatou Keita : un modèle de détermination

Aboua Kouassi Florence

Université de Cocody -Côte d'Ivoire

Abstract: *In spite of their late entry in the national literary life, the women writers of the Ivory Coast did not remain in margin of the social and political changes. Fatou Keita does not escape this reality so much its novels testify to its time and its company. In this realistic painting of the company, she focusses on the woman. Its heroines appear as rebellious women who try to leave the yoke in which they were placed.*

Key words: *feminine literature, african woman determination, literary history, Ivory Coast*

Introduction

Les romancières ivoiriennes apparaissent sur la scène littéraire en 1976 sous la plume de Simone Kaya avec *Les danseuses d'Impé-Eya* [1] soit seize ans après les indépendances et vingt ans après la naissance du premier roman ivoirien. La scolarisation de la jeune fille dans les sociétés traditionnelles africaines a, de tout temps, suscité réticence et inquiétude et l'explication de ce retard considérable de la gente féminine [2] se trouve dans la scolarisation tardive des jeunes filles. Le destin de la jeune fille était fixé à la maison ; elle devrait donc apprendre à tenir son statut de future épouse et mère. C'était donc jeter de l'argent par la fenêtre en scolarisant la jeune fille pendant que les parents s'endetteraient volontiers pour un garçon.

Les propos de Gnaoulé Oupoh, à ce sujet, ne témoignent que trop largement des raisons de la présence littéraire insuffisante des femmes :

Ce décalage de plus d'une décennie entre la scolarisation des garçons et des filles, en Côte d'Ivoire, ne sera pas sans incidence sur l'entrée des femmes sur la scène littéraire ivoirienne... [3]

En marge de ce problème d'ordre social, il convient de noter également le manque de volonté politique des autorités coloniales, préoccupées qu'elles étaient à former sommairement des agents susceptibles d'asseoir leur hégémonie. Denise Bouche l'a parfaitement révélé en ces termes :

En Côte d'Ivoire, la situation était plus claire : les autorités ne prétendaient même pas s'intéresser à l'éducation des filles. [4]

L'intervention de la femme ivoirienne dans le domaine littéraire, qui s'opère avec le roman, n'est en réalité pas un acte isolé mais la résultante de l'évolution de l'histoire mondiale. Suite à la lutte des femmes au plan international [5], pour mettre fin à la discrimination à leur égard, 1975 est proclamée comme l'année internationale de la femme ; c'est dans la foulée que naît, en effet, le premier roman d'écriture féminine, *Les danseuses d'Impé-Eya* de Kaya Simone.

On constate, après cette première œuvre, de réels progrès dans les productions des écrivaines ivoiriennes tant du point de vue quantitatif que qualitatif. La présence des femmes dans tous les genres littéraires et à toutes les étapes d'évolution de la littérature ivoirienne en est, si besoin est, la preuve. Elles abordent aussi une panoplie de thèmes touchant le culturel, le social, le politique et nombreuses sont celles qui ont une renommée internationale.

Enseignante au département d'anglais de l'université de Cocody en Côte d'Ivoire, plusieurs fois primée pour sa production dans le domaine de la littérature enfantine[6], c'est en 1998 que Fatou Keita fait son entrée dans le paysage romanesque avec *Rebelle*. Ce roman reçoit un accueil très favorable : il est au programme des enseignements dans le secondaire en Côte d'Ivoire et a été traduit en Allemand. En 2006, elle publie son second roman intitulé *Et l'aube se leva*.

Toute la prose de Fatou Keïta dépeint avec réalisme les problèmes sociaux et politiques de son temps, des sociétés traditionnelle et moderne, en soulevant des thèmes pertinents d'actualité comme l'excision, le mariage forcé, le racisme, les criardes inégalités sociales, les coups d'Etat, la pédophilie, le phénomène des enfants de la rue, etc.

Quelle place occupe la femme dans la prose romanesque de Fatou Keïta serait-on ici tenter de s'interroger ? Quelle peinture nous offre t-elle spécifiquement des femmes africaines dans ces romans ? Comment ses héroïnes sont-elles parvenues à leur but, quels enseignements pour la gente féminine ? Ce sont autant de questions qui guideront cette étude articulée autour de deux axes essentiels que sont la représentation de la femme et les héroïnes comme agents de changement.

1. Représentation de la femme dans la prose de Fatou Keïta

1. 1. Panorama des personnages féminins

Ce tableau vise à faire ressortir les femmes africaines qui figurent nommément dans les deux romans, *Rebelle* et *Et l'aube se leva*.

Malimouna et Shina

Ce sont respectivement les personnages principaux de *Rebelle* et de *Et l'aube se leva*.

Dans *Rebelle*, l'auteur présente une jeune adolescente et la fait croître en stature et en maturité. D'analphabète, la fillette indocile est devenue une intellectuelle modèle tant pour les hommes que pour les femmes. Quant à Shina, elle est présentée comme une jeune fille d'origine bourgeoise qui vient de terminer brillamment ses études d'interprétariat à vingt trois ans. Ayant évoluées dans des univers différents, elles ont toutefois subi toutes deux, selon le temps et l'espace, le mariage forcé ou le mariage arrangé. C'est à l'âge de quatorze ans que Malimouna est donnée en mariage à un vieil homme déjà polygame. Shina, de son côté, se souvient que

Georges Bonca, son père, avait arrangé ce mariage. Son gendre serait le neveu du Président, avait-il décidé. Il avait multiplié les invitations à la famille du jeune homme dont il chantait les louanges à tout propos. Il avait encouragé Shina à sortir avec celui qu'il considérait comme le meilleur parti pour elle. (Et l'aube se leva, pp. 42-43)

Sous une pression psychologique et pour ne pas couvrir de honte ses parents, elle s'était engagée dans ce mariage qui ne fut pas long feu avant de se solder par un divorce. Celui de Malimouna s'est terminé par une fuite après avoir assommé son mari.

Matou et Ginette

Ce sont les mères de Malimouna et Shina. Matou est une villageoise intègre, vertueuse et qui observe une morale traditionnelle, sans un autre rôle que ceux traditionnellement dévolus aux femmes. Elle partage avec Ginette le statut de femme délaissée par leur mari au profit d'une autre.

Les cercles d'amies

Trois personnages féminins occupent la place d'amie dans la vie de Malimouna suivant chacun des espaces où elle a évolué. Au village, à Borirouni, c'est avec son amie d'enfance, Sanita, qu'elle apprend à articuler et écrire des mots français. Elle se liera ensuite d'amitié en France avec Fanta, une jeune malienne débarquée en France pour la première fois. Très ancrée dans la tradition, son amitié avec Malimouna sera de courte durée quand elle apprend que cette dernière n'a pas subi l'excision. Elle prend alors ses distances à cause de la remise en cause des pratiques ancestrales par son amie. A son retour au pays, c'est Laura, sa collègue, qui devient très vite son amie et même sa confidente.

Deux autres femmes ont joué ce rôle dans la vie de Shina à deux périodes très distinctes de sa vie. Son amie d'enfance est Célia : issues du même milieu social, elles font les mêmes études ; Célia partagera tous les moments de la vie de celle qui était devenue sa soeur jusqu'à la prise de conscience de Shina des clivages sociaux et surtout son désir de contribuer personnellement à les bannir ou tout au moins à les atténuer. Par exemple, face à la détermination de Shina à s'occuper d'Eloé, un enfant de la rue, Celia se montrait très hostile.

Elle ne comprenait pas que si elle arrivait à sortir Eloé de la misère, ce serait un délinquant de moins dans les rues de Transville. (Et l'aube se leva, p.106).

Dès lors, la place de meilleure amie sera occupée par Ramatoulaye, une enseignante à l'université rencontrée par un concours de circonstances malheureuses. Shina découvrira à son contact les vraies réalités de l'université : des syndicats rivaux d'étudiants qui s'y affrontent à la machette, la précarité des conditions de travail, les mouvements de grève des enseignants passés sous silence par le gouvernement. Célia et Ramatoulaye ne se font pas concurrence pour cette place privilégiée. C'est plutôt Célia qui n'accepte pas la présence de celle qu'elle a surnommée, avec un mépris à peine voilé, « la paysanne de prof ».

Loin de l'ébranler, Shina ne regrettait pas la fin de cette amitié mais s'interrogeait sur ses réels fondements en ces termes :

Leur statut les rapprochait, mais partageaient-elles vraiment les mêmes convictions ? Shina en doutait désormais tant le chemin de leur destin réciproque semblait diverger. Cet univers, le sien, lui semblait tellement étranger à présent. Trop d'égoïsme le caractérisait, trop de frivolité, trop de gaspillage...La vie trop facile au centre d'une misère au quotidien. (Et l'aube se leva, pp. 262-263)

1. 2. Groupes sociaux féminins

De la galerie des personnages féminins, deux catégories s'imposent à l'évidence. Il ressort deux grands ensembles : celles qui acceptent docilement leur sort et celles qui essaient d'en sortir en menant des luttes.

Les battantes

Il s'agit incontestablement des héroïnes Malimouna et Shina. Ce sont aussi des femmes, faibles et écrasées d'une façon ou d'une autre, qui mènent avec courage leur combat ; La situation de Malimouna est plus criarde et plus visible mais Shina n'en n'est pas moins victime. Au prix d'efforts personnels, elles parviennent à faire face aux vicissitudes qui se présentent sur leur chemin.

Fillette indocile, Malimouna s'est battue contre les tares de la société. Toute sa vie n'a été que rébellion et bataille : de l'excision à la violence physique en passant par le mariage forcé, le racisme, la polygamie, tous ces maux qui avilissent la femme. Analphabète, elle a compris que l'instruction était le passeport pour la réalisation de ses rêves de venir en aide aux femmes en détresse.

Elle prenait des cours du soir ; elle savait à présent lire et améliorait tous les jours sa culture générale. Elle travaillait d'arrache-pied et apprenait ses leçons tout en tressant celles qui étaient devenues ses clientes régulières. (Rebelle, p.19)

Malimouna s'inscrira ensuite à l'Institut Des Sciences sociales d'où elle sortira pour intégrer le Centre de Guidance Féminin.

Issue d'une riche famille, Shina découvre, dans sa volonté de venir en aide à un enfant de la rue, la misère dans laquelle croupit la majorité de la population. Ayant grandi dans un cocon douillet, elle n'avait jamais eu l'occasion de découvrir l'ampleur du drame social qui se jouait sous ses yeux. S'engage alors un combat personnel contre les criardes inégalités qui se cristallisent dans la lutte contre le phénomène des enfants de la rue.

Les victimes

Elles acceptent leur situation de femme maltraitée, abandonnée, assujettie, battue avec résignation et en subissent de façon plus marquée les conséquences. Les victimes se déclinent en femmes traditionnelles, abandonnées ou en maîtresses.

Les traditionnelles

Fanta est le prototype de la femme africaine soumise. Mariée depuis son Mali natal à un homme qu'elle n'avait jamais vu, elle s'est très vite adaptée à sa vie d'épouse telle que schématisée par la tradition au risque de mettre en péril sa propre santé. Son mari s'opposait à une planification des grossesses perçues selon la tradition comme la volonté de Dieu. Elle n'avait aucun moment de répit dans l'emploi du temps si chargé ainsi détaillé :

Fanta passait le plus clair de son, temps entre les couches, les tétées, la vaisselle, la cuisine et la lessive...La nuit, elle était constamment réveillée par les pleurs des bébés. Elle aurait pu se reposer quelques instants entre midi et deux heures, mais à ce moment-là, le mari se réveillait et accomplissait son devoir conjugal. (Rebelle p.93)

Les femmes abandonnées

Matou, mère de Malimouna a été abandonnée par son mari sous prétexte qu'elle ne lui donnait pas de garçon. Et ce nouveau statut lui enlève, dans la société traditionnelle, toute prérogative dans l'organisation du mariage de sa fille comme l'atteste ce passage :

Normalement, toutes les cérémonies auraient dû se dérouler chez elle, la mère de la mariée mais, répudiée, elle n'existait plus. (Rebelle, p.32)

Dans la société moderne que nous présente Keïta, Ginette Bonca subit le même sort en vivant dans l'ombre de son volage de mari, isolée à l'étage supérieur de leur triplex.

Elle avait là cinq pièces à elle toute seule, largement assez pour qu'il ne la croise pas sur son chemin. (Et l'aube se leva, p.92)

C'est le compromis que son époux a bien voulu lui concéder devant le refus de cette dernière de lui accorder le divorce mais surtout

parce qu'il comprit que le divorce prononcé, il devrait partager sa fortune en deux parts égales avec son ex-femme, puisque marié sous le régime de la communauté de biens. Il aurait pu, bien entendu, bénéficier en tant que ministre, de l'aide de son ami le juge Clonne, mais Ginette avait également, de son côté, des relations haut placées. La bagarre risquait d'être rude. Il semblait finalement plus simple de laisser les choses en l'état. (Et l'aube se leva, p.92)

Même si les deux tableaux semblent différents, la frustration demeure la même. Malgré les efforts de Ginette pour récupérer son mari, la panoplie de ces techniques allant de la chirurgie esthétique aux régimes en passant par le renouvellement de sa garde robe, les soins qu'elle mettait à ses coquetteries, Georges Bonca restait de marbre. Même cloué au lit et contraint dans ces conditions de tolérer la présence de la mère de ses enfants, il demeura totalement indifférent à celle qui avait pourtant fermé les yeux sur toutes ses incartades.

Lorsqu'elle lui mit la main sur le front, il se crispa, comme effleuré par quelque chose de répugnant. Elle n'en prit pas ombrage, la maladie le rendait hargneux. (Et l'aube se leva, p.134)

Les maîtresses

Dans la première œuvre, c'est Laura qui se retrouve avec ce statut bien malgré elle. En effet, elle était en ménage avec un homme qu'elle croyait célibataire et s'était même fiancée

avec lui alors que ce dernier avait une famille vivant en France. Quand elle découvre la vraie face de son amoureux, elle portait déjà sa grossesse mais leurs relations se détériorèrent.

Plus rien n'alla entre eux dès lors qu'elle sut qu'il était engagé ailleurs. Elle se mit à le détester. Elle s'en voulait de n'avoir pas vraiment cherché à connaître tout de sa vie. (Rebelle, p.206)

Aussi décida t-elle de garder son enfant et de se séparer de son faux amoureux même si la société voit d'un mauvais œil une femme qui vit sans compagnon.

Dans le second récit par contre, c'est volontairement que Rosine Yoman est devenue la maîtresse de Georges Bonca qui avait alors voulu divorcer. Cette maîtresse, qui vivait dans l'opulence, entretenait une autre relation avec Franck, son fiancé. Contaminée par le VIH-SIDA, comme Georges Bonca, elle mourut car elle ne supportait pas la trithérapie.

En somme, il ressort de cette représentation que quelle que soit la classe sociale à laquelle elle appartient, la femme semble vouée au même sort, confrontée à divers obstacles à son épanouissement.

2. Des héroïnes, agents de changement

2. 1. La lutte contre l'excision

Malgré des obstacles lourds à soulever, les femmes en lutte réalisent quelques exploits. Elles ne sont pas des destinataires passives mais des actrices des changements souhaités dans la société.

Dans *Rebelle*, c'est une fillette qui confiait naïvement à sa mère ne pas vouloir subir l'épreuve de l'excision. De ce refus spontané et personnel, naît une volonté farouche de lutter contre ce mal féminin. Usant de ruse, la petite Malimouna y échappe et prend en main sa vie pour ne plus être une victime et surtout venir en aide aux femmes. Face au chapelet d'obstacles qui se dressent sur son chemin, Malimouna prend la fuite, consciente qu'elle n'avait pas les moyens d'y faire face. Ainsi, elle ne trouve pour solution que la fuite pour se libérer du mariage qu'on l'a obligée à consentir, de ses deux patrons blancs, du racisme et de la violence physique.

Le modèle de détermination qu'elle présente se perçoit surtout dans le processus personnel de son instruction, l'analphabétisme étant le véritable handicap le plus insurmontable pour cette analphabète qui n'avait jamais mis les pieds dans une école. Malimouna s'organisa entre menus travaux, coiffure, plonge, ménages, lui permettant dignement de subvenir à ses besoins et assurer ses frais de scolarité à l'Institut d'Etudes Sociales. Avec abnégation, enthousiasme, elle assistait aux cours. Le directeur de l'école, M. Blain avait remarqué cette étudiante exceptionnelle.

Il s'en voulait de n'avoir pas pris plus de renseignements concernant cette étudiante dont le sérieux contrastait avec la paresse affichée de nombreux candidats qui, pour la plupart, ne semblaient pas savoir pourquoi il étaient là. Lorsqu'il apprit qu'elle faisait des ménages après l'école pour subvenir à ses besoins et payer ses cours, il décida, après avoir consulté son conseil d'administration, de lui accorder une réduction sur ses frais de scolarité. (Rebelle, p.98)

Elle travailla d'arrache-pied pour combler ses lacunes afin de se mettre au service de ses sœurs, consciente de la difficulté de sa mission. Elle anticipait sur les moyens à mettre en œuvre.

Le premier objectif qu'elle se fixerait serait - et elle en mesurait par avance la difficulté - de faire comprendre à ses protégées que la solution à leur problème passait par leur instruction. Instruction qui, au bout du compte, les aiderait à mieux s'en sortir financièrement, et donc à être moins dépendantes de leurs compagnons. (Rebelle, p.105-106)

Le témoignage que Malimouna donne de sa propre vie participe davantage de la prise de conscience des femmes encore réticentes à ses messages, parce qu'il met à nu l'inutilité de cette pratique. Les femmes africaines éprouvent un énorme besoin d'expression, à partir de leur expérience personnelle et de leur sensibilité et non pas, comme c'est souvent le cas, de manière théorique. Se dessinent en filigrane les besoins d'expression et de partage de la femme.

Le dernier tableau de la lutte assure la victoire de Malimouna. Ce sont les femmes qu'elle a formées et sensibilisées qui se sont mobilisées pour la tirer une fois pour de bon, officiellement, de l'engrenage d'une tradition rétrograde. L'auteur prend le parti de rendre ridicules les détenteurs des traditions rétrogrades en organisant un véritable « meeting de soutien » à Malimouna dans leur bastion le plus incontestable, le village.

2. 2. La lutte contre le phénomène des enfants de la rue

Shina avait pris la décision motivée par un sentiment aussi noble que l'amour, d'aider Eloé à sortir de la rue, « *elle aiderait Eloé quoiqu'il lui en coûtât* » (*Et l'aube se leva*, p.106). Les obstacles à ce projet se résument essentiellement en l'attitude de certains proches de Shina comme Célia et le véreux oncle d'Eloé d'une part et d'autre part, en la difficulté de réinsertion sociale d'un enfant de la rue.

Shina avait fait le choix de ne plus évoquer de sujets relatifs à Eloé avec ses proches réticents et pris le pari de verser chaque mois le manque à gagner qu'occasionnerait le départ d'Eloé de la rue, d'où il lui ramenait de l'argent.

Enfant de la rue, Eloé y a passé pratiquement toute sa vie, avec une mère mendicante. A peine fut-il né qu'elle l'amena dans la rue comme le révèle ce passage :

A peine âgé de deux jours et déjà, sa mère, assise auprès de lui, l'exposait aux regards des passants qui, de temps à autre, jetaient une pièce dans la petite écuelle placée devant la couchette de fortune. Shina fut à la fois attendrie et horrifiée de voir un si petit être respirer l'air pollué de la ville. (Rebelle p.38)

Le départ définitif d'Eloé vers la rue s'est fait de manière progressive. Il alternait d'abord séjour dans le foyer, celui de son oncle qui l'a récupéré après le décès de sa mère, et dans les rues. Quand la maison de ce dernier a été emportée dans un éboulement pendant une pluie diluvienne, Eloé n'avait plus d'alternative. Il s'est donc facilement adapté d'autant plus qu'il y travaillait déjà et y avait des amis.

Ayant grandi sans être accompagné, ni protégé, ce n'est pas sans difficulté que Shina va l'aider à s'organiser et intégrer la vie sociale : apprendre à s'exprimer correctement abandonnant les mots de la rue, faire ses exercices, éviter tout ce qui pourrait le ramener dans la rue. Les bénéfices de l'action de Shina se résument en termes de satisfaction pour Shina d'avoir réussi à socialiser quelque peu un enfant, en le scolarisant dans une des prestigieuses écoles de Transville.

L'action est en définitive une base solide sur laquelle peuvent s'appuyer les femmes et les organisations de femmes pour améliorer la société. Il se dégage une sympathie pour ces femmes, ces héroïnes car elles sont encore nombreuses les femmes africaines à subir leur sort en victimes résignées sans aucune défense.

Conclusion

Au terme de cette étude, l'on peut retenir que dans l'ensemble les personnages féminins dans l'œuvre de Fatou Keïta apparaissent comme marquées par la dépendance à l'égard de la tradition, des frustrations et des préjugés.

Mais l'emblème d'une telle critique se cristallise dans les personnages principaux, tributaires de la fonction de la femme traditionnelle et moderne, avec respectivement

Malimouna et Shina. Les héroïnes se présentent comme de femmes fortes de caractère, des rebelles contre la condition féminine qui ont su braver avec force et courage tous les obstacles. Elles optent toutes les deux pour un changement des mentalités et s'en donnent les moyens de lutter contre les conformismes sociaux. Le dénominateur commun et le plus révélateur, qui est à l'origine des actions des personnages principaux, demeure toujours la détermination, le levain de leur quête.

Parce que femme, Fatou Keïta a su décrire avec une finesse psychologique que seule une femme peut le faire pour ce qui est des problèmes singulièrement féminins. De plus, le fait que les deux productions romanesques soient adressées à des femmes n'est certes pas fortuit et ne fait que corroborer le fait que se dessine sous la plume de Fatou Keïta une vision nouvelle d'une classe de femmes déterminées à braver les obstacles, les difficultés, les vicissitudes pour le bien être de toute la société.

Et pourtant, nombreux sont les historiens, les psychologues, les mouvements féministes et les écrivains qui ont tous depuis des siècles attiré l'attention sur le déséquilibre entre le statut social de la femme par rapport à celui de son semblable masculin. Le choix de l'exaltation du courage de la femme par la romancière, est motivé par la volonté de porter un regard lucide et réaliste sur l'évolution de la place des femmes dans les sociétés africaines. Elles ont un droit entier à participer comme partenaires égales à tous les aspects de la vie : sociale, culturelle, éducative, politique, économique, administrative et pour jouer ce rôle omniprésent et fondamental, elles doivent avoir le droit à l'éducation d'abord et ensuite participer à l'appliquer à toutes les composantes de la société.

Cet article ne saurait se conclure sans que soit sollicité un engagement politique de haut niveau dans cette optique. L'exemple de Shina devra, en effet, s'inscrire dans une démarche plus globale qui donne les moyens aux enfants de remplacer les préoccupations de survie quotidienne par un projet de vie.

Notes

[1] Kaya, Simone, *Les danseuses d'impé-Eya*, Abidjan, Inades, 1976, 127p.

[2] Ce sont les pères de la Congrégation des Missions africaines de Lyon qui se sont préoccupés du problème, au début du siècle dernier. En 1932, année de naissance de la littérature ivoirienne, sur l'effectif global des élèves qui était de 6722 élèves, on dénombrait seulement 627 jeunes filles et l'EPS de Bingerville était à sa douzième promotion.

[3] Gnaoulé, Oupoh, *La littérature ivoirienne*, Paris - Abidjan, Karthala -CEDA, 2000.

[4] Bouche, Dénise, *L'enseignement dans les territoires françaises de l'Afrique occidentale de 1817 à 1920 ; mission civilisatrice ou formation d'une élite ?* Éditions champion, Paris, 1975, p.766.

[5] En France par exemple, le Mouvement de libération des femmes (MLF), mouvement féministe français a fédéré dans les années soixante-dix les différents groupes de femmes militant pour une redéfinition des rapports entre les sexes au sein de la société.

[6] En 1994, elle obtient le Premier prix pour le concours de littérature africaine pour enfants de l'ACCT (l'Agence de la Francophonie) avec *Le Petit Garçon Bleu* et la Mention spéciale du Jury pour *La Voleuse de Sourires* (NEI 1997). *Le Petit Garçon Bleu* obtient également la Mention Honorable au Prix UNESCO 1997 de littérature pour enfants au service de la tolérance. La même année ce livre reçoit le Prix d'Excellence de la République de Côte d'Ivoire pour la Culture. Il est traduit en anglais et en allemand.

Bibliographie

Bouche, Dénise, *L'enseignement dans les territoires françaises de l'Afrique occidentale de 1817 à 1920 ; mission civilisatrice ou formation d'une élite ?* Éditions champion, Paris, 1975

Brahiri, Denise et Trevarthen, Anne, *Les femmes dans la littérature africaine*, Paris - Abidjan, Karthala - CEDA, 1998

Gnaoule, Oupoh Bruno, *La littérature ivoirienne*, Paris- Abidjan, Karthala - CEDA, 2000

Keïta, Fatou, *Rebelle*, Abidjan, NEI, 1998

--- *Et l'aube se leva*, Abidjan, NEI, 2006

Moisan, Clément, *Qu'est ce que l'histoire littéraire ?*, Paris, PUF, Collection littératures modernes, 1987, 266p. -

--- *L'histoire littéraire*, Paris, PUF, Que sais-je ? 1990